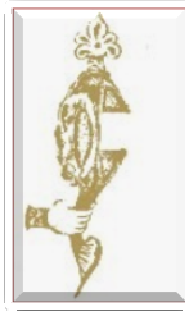


◆ *Bibliothèque « Serbica »* ◆

[www.serbica.fr](http://www.serbica.fr)

## « MINUIT » ET AUTRES POÈMES



« ПОНОЋ » И ДРУГЕ ПЕСМЕ  
« PONOĆ » I DRUGE PESME

**DJURA JAKŠIĆ / ЂУРА ЈАКШИЋ**

**POÈMES**

Traduit du serbe par Boris Lazić

Juillet 2012

◆ *Poésie* ◆

MINUIT / ПОНОЋ

... Il est minuit.  
Déesse muette vêtue d'une cape sombre ;  
le sanctuaire des âmes libres...  
A l'heure fatale, à l'heure de l'effroi –  
est-ce une voix ?  
sous l'aile obscure de la minuit sourde  
telle une vague unique et lourde  
qui roule par le large de l'océan –  
un grondement sourd – serait-il mourant ?  
surgirait-il des terrestres profondeurs ?  
Les âmes y parsèment-elles leur clameur ?  
La terre maudit-elle ses propres tourments ?  
Ou bien le ciel fuit-il hâtivement,  
pour ne plus entendre mon blasphème ?  
Et pleurent les étoiles, le ciel lui-même,  
une dernière fois la terre saluant...  
Le monde resterait-il sans firmament ?  
Plus aucune aube de poindre à la terre ?  
Pour qu'obscurité –  
demeure ?  
On entend marcher...  
Est-ce minuit en train de voyager ?  
Même la brise n'a de pas si doux –  
de l'au-delà parviendrait cette houle ?  
Ou les nuages s'évaporent furtifs ?  
Ou un malade pousse de lourds soupirs ?  
Ou l'ange un baume céleste d'apporter ?  
Ou une faux afin de le faucher ?  
Serait-ce l'amour ?... Serait-ce la haine ?  
Viendrait-il boire de manière soudaine  
cette ultime coupe de joie ?  
Serait-ce une dernière larme d'émoie  
qui vient de sa rosée nous recouvrir ?  
ou la terre nos morts faire rejaillir ?  
.....  
La porte grince...  
Quel est ce spectre, cet esprit ?  
Ô, mère ! De te revoir était-ce écrit ?

En tant de jours et tellement d'années,  
Il y eut maintes amères vérités ;  
car bien des fois ma poitrine a tremblé,  
car bien des fois mon cœur fut déchiré ;  
j'ai eu bien des regrets, car je péchais,  
et par la froide mort me consolais ;  
j'ai bu mainte coupe d'amertume,  
et rompu mon pain avec mes larmes...  
Ô mère, mère ! O ombre douce !  
O mère, depuis que je ne t'ai revu,  
aucun bonheur sur terre je n'ai vu !...  
Mais peut-être penses-tu : « Il va bien,  
puisqu'il n'entend tisser ce fin lien  
qu'en doux silence brode l'araignée  
au-dessus de notre sombre grenier,  
tu es parmi les hommes – parmi les tiens –  
mais mal m'en prit, ô mère, de mes prochains !  
Envie, perfidie vont main dans la main,  
s'y joint la malice avec entrain :  
le mensonge, on le retrouve toujours  
là où l'infamie lâche voie le jour ;  
les servent trahison et flatterie,  
l'infidélité est leur compagnie...  
Mère, ô mère, le monde est perfide –  
et la vie, ô mère, triste et sordide.

*EST-CE... / ДА Л'ТО...*

Minuit recouvre-t-il la neige,  
revêt-il d'ombre un blanc monde ?  
Minuit, qui mon mal piège,  
d'une chevelure noire m'inonde ?

Est-ce l'aube de mon asile,  
la svelte allure d'un mince corps ?  
oui, c'est bien elle, elle, juvénile,  
de mon entier monde l'aurore !...

AU BOIS DE TILLEUL / НА ЛИПАРУ

Sommes-nous parents, petits êtres en pleurs ?  
Seriez-vous, aussi, ivres de douleur,  
faibles, méprisés de tous vos prochains ?  
Vîntes-vous, puisque l'on connaît les hommes,  
afin de faire connaissance, en somme,  
et chanter ensemble une triste complainte ?

Bien que petits  
on soupçonnait  
qu'aucun autre  
ne voudrait  
ni n'oserait  
autant nous aimer  
que lui :  
cui-cui !

Mes beaux oisillons, mes seuls camarades,  
antiques amis en nouvelle rade,  
votre cœur est bon, votre chant de miel :  
mais hélas mon cœur, hélas ma poitrine,  
les gens les perçaient de froideur maligne,  
de sorte que ce cœur s'est empli de fiel.

la jacinthe,  
l'hyacinthe,  
le paradis,  
le mai ravis,  
nous emportent,  
nous transportent,  
pour venir,  
les cœurs ravir –  
cui-cui !

Mes oiseaux chétifs, pauvres orphelins !  
Mes jours de joie se sont dissipés, loin,  
les fleurs ont fané, le printemps a fui,  
reste sur l'âme, la tige brisée,  
parfum de basilic, triste, fané,  
une lourde blessure, un très lourd soupir.

QUIÉTUDE / МИР

Par la nuit noire minuit regarde  
telle une ombre obscure –  
spectre à l'allure blafarde,  
au regard las, dur.

Jaune est son front, il est mort,  
froid comme de la glace,  
ses fines lèvres arborent  
une inquiète trace.

Sa chevelure défaite  
couvre d'un aveugle l'œil –  
si bilieux, si triste  
qu'il semble en deuil.

Son souffle est aberrance,  
flanche sa marche inquiète,  
mais il poursuit l'errance,  
par la nuit noire et quiète. [...]

LA JEUNE FILLE / МОМА

Si elle était une étoile,  
à regarder le jour jamais  
mon âme n'aspirerait.

LES CHEMINS / СТАЗЕ

S'offrent à moi ces deux chemins :  
l'un est de fleurs, l'autre d'épines ;  
mes deux jambes sont faites d'airain,  
j'emprunte celui couvert d'épines.

Je laisse le chemin de fleurs  
aux pieds délicats d'une femme –  
que ces fleurs les effleurent,  
les épines sont pour les hommes.

OÙ JE... / ГДЕ JA...

Où je sème la douceur,  
là naîtra le poison ;  
où je me vois chanteur,  
j'éclaterai en sanglots.

Où j'escompte l'amitié,  
là n'ai qu'inimitié ;  
où j'aspire aux lauriers,  
on me couronne d'épines.

La bougie va s'éteindre,  
la journée va poindre –  
mais point ne viendra l'heure  
de fin de mon malheur.

LA RÉCOMPENSE / НАГРАДА

A tout amour – Mirza disait –  
je rendais par l'amour véritable,  
la haine, je la récompensais  
de haine – vengeur, implacable.

Il disait bien, il disait juste,  
il touchait à la vérité :  
méconnaissant Tinka l'injuste  
Selma, seule, il avait aimée.

Eût-il fait sa connaissance,  
qu'il l'eût comme moi adorée,  
à sa haine, sa négligence,  
par de l'amour l'eût gratifiée.

LE SOIR / ВЕЧЕ

Comme des cottes dorées imbibées d'un sang pur,  
le soleil se couche derrière collines et ramures.  
Tout garde le silence, rien ne bouge nulle part,  
las, le meilleur des preux gît près de l'étendard.

La vie se replie donc dans ce cœur qui frémit –  
seul un vent souffle... de soupirs, il s'agit...  
Et les doux rossignols chantent une plainte,  
Ils arrachent en vain aux pierres une complainte.

Le ruisseau fuit, muet – qui sait vers quoi il tend ?  
Peut-être vers la tombe – vers le froid océan ?  
La nuit noire couvre tout d'un sépulcral sommeil.

A présent tout est mort – soudain la lune s'éveille !...  
Le pâle et mort visage s'élance vers l'empyrée...  
Ce chevalier défunt, le voilà sanctifié !...

L'AIGLE / ОРАО

Les cimes des montagnes sont près du ciel,  
il ne faut à l'aigle guère plus d'un envol,  
il lui suffit de déployer ses ailes –  
il méprise le méprisable val.

Par l'obscur brume des fortes tempêtes,  
il n'aspire à ciel ni à terre, hautain !  
Il lui semble que le ciel doive s'abattre,  
que la terre déserte n'est qu'une plainte.

Il vole en silence, chasse le nuage,  
sonde avec mépris toute luminescence...  
puis telle une flèche s'abat sur le rivage  
pour baigner de sang la nuit naissante.

**LE DON DE DIEU / БОЖИ ДАР**

Un seul homme s'est-il leurré d'espérance ?  
Un seul a-t-il été frappé de calomnie ?  
Les épaules portent de nombreuses souffrances,  
grâce divine est cette vilénie.

Point ne désespère, avec patience  
assume ta fatale condamnation !  
Le futur ?... nous n'en avons la préscience.  
Peut-être la tombe porte la salvation.

Vois comme le ruisseau brisé se hâte  
par les froids plateaux, par pierres et plaines,  
il se rit des foudres, rit des tempêtes,  
paisible épand par le mont sa peine.

Souvent les aigles, même dans les hauteurs,  
le survolent formant de légers cercles  
puis là-haut, par les célestes noirceurs,  
méprisent un monde méprisable.

Point ne désespère, avec patience  
assume ta fatale condamnation !  
car toi et moi – nous avons conscience  
que la tombe porte la salvation.

**QUI POURRAIS-JE AIMER / КОГА ДА ЉУБИМ**

Qui pourrais-je aimer, que devrais-je aimer ?  
Dans mon infortune, n'ai que mépris,  
Je méprise les gens, méprise... ô, Dieu !  
Mon cœur ne connaît que le mépris !

Et toi, tu n'es plus – ô, mon âme !  
Toi qui fus si belle, Dieu t'a reprise –  
Pour que je n'aie rien de beau, de bon,  
Dans de ma vie que l'éternel mépris !



*LE COURS D'EAU RUISSELLE / ПОТОК ЖУБОРИ*

Le cours d'eau ruisselle, bruit la forêt,  
le cœur palpite tel un épi frêle,  
oh, me promenant par ce bocage,  
chacune de mes heures fut des plus belles.

J'oubliais soucis et infortunes,  
le mépris et le dégoût de ma vie –  
oh, ici chaque feuille me susurrant :  
espère, espère ! c'est Dieu qui t'y convie !

Rosignols et alouettes gazouillaient  
en beaux ramages les chants des cieux...  
Serai-je heureux ?... me demandais-je.  
Je suis heureux ! heureux, oui !... O, mon Dieu !

*À GENOUX ! / НА КОЈЕНА !*

À genoux !... Oui, adressez-vous à Dieu,  
qu'en deviennent sourds les hommes et leur Dieu !  
Ô, malheureux ! Dieu va vous entendre.

Sinon, que lune et soleil s'éteignent,  
que couvre vos iniquités le jour !  
Pardieu ! que vous voie la lumière du jour !

Le Seigneur ne vous connaîtrait-il pas ?  
Alors moi-même je vais vous condamner –  
Vos hontes, sournoiseries, infidélités !

LA PATRIE / ОТАЏБИНА

Et cette pierre du pays serbe,  
qui, menaçant l'astre, fend les nuages,  
au front ténébreux, par de sombres rides  
nous conte les faits d'un lointain passé,  
suggère d'une muette mimique  
les profonds sillons de son visage.

Ces sombres sillons, ces grottes noirâtres,  
ce sont les traces des siècles obscurs ;  
cette pierre qui, telle une pyramide,  
s'élève vers les cieux de la poussière,  
c'est l'amas rocheux des ossatures  
que dans leur lutte contre l'ennemi  
librement tes aïeux ont déposé  
maintenant du sang de leur propre cœur  
les os brisés de leurs musculatures,  
afin d'offrir aux fils ce guet-apens,  
d'où leurs compagnies hardies, audacieuses,  
feront sus, avec mépris, à l'ennemi.  
Jusque-là, jusqu'à cette pierre, jusqu'à  
ce mur, seulement,  
tu fouleras, peut-être, impie, le sol.  
Oses-tu poursuivre ?... Tu entendras  
la manière dont la foudre transperce  
la quiétude d'un libre pays :  
tu comprendras de ton cœur apeuré  
ce qu'elle te conte de sa voix hardie,  
ivre d'épouvante tu cogneras  
le front dégarni d'une tête rasée  
sur la ferme roche de cette pierre...  
Une seule idée, une seule pensée sourdera  
du fracas terrible de la mêlée :  
«*Te voici dans la Patrie des Serbes !...* »

**TOMBEZ, Ô FRÈRES / ПАДАЈТЕ, БРАЋО**

Tombez, ô frères ! Versez votre sang !  
Fuyez vos villages, qu'ils s'enflamment, brûlent !  
Jetez vous-mêmes au feu vos enfants !  
Que l'esclavage, la honte s'ébranlent !

Mourez, ô frères ! O hommes, ô héros !  
Le monde apprendra votre désastre...  
Le ciel se fendra en d'amers sanglots  
Le jour où il n'y aura plus de Serbes.

Nous ne sommes pas frères, Serbes ne sommes !  
De Nemanja n'êtes-vous de la trempe ?  
Si nous l'étions, si nous étions des hommes –  
Ô, Dieu ! Si pour eux battaient nos tempes !

Poserions-nous de l'Avala lointaine,  
à l'heure fatale un regard de glace ?  
A votre misère contemporaine  
feindrions-nous que votre cause agace ?

Dédaignez l'opprobre de notre fratrie !  
Et ce don du ciel, foulez-le aux pieds !  
N'est-ce pas un péché, n'est-ce une barbarie,  
c'est des enfants le sang qu'on voit couler !

Et où est l'aide, la plainte fraternelle ?  
Le : « Aux armes, frappons pour nos frères ! »  
Aujourd'hui Dieu vous abandonne, seuls,  
à cette mare de sang, de mort, de misère.

Je chantais, pécheur, quand bien même péchant,  
le cœur brisé de toute ma nation.  
Car le Serbe bout, il bout et attend,  
Dieu ou diable bloquant sa libération.

TAISEZ, TAISEZ ! / ТУТИТЕ, ТУТ'ТЕ

Taisez-vous, taisez ! Plume à la main  
j'acquis la gloire parmi les miens ;  
sur le champs de bataille et sabre en main  
de vous le meilleur – meilleur combien !

Si là seulement vous m'aviez vu !  
Sachez qu'alors nul n'est esclave !  
Lorsqu'on retire les sabres nus :  
Victoire ! Assaut ! Ou mort des braves !

Eclate, s'étale le son des cornets,  
le feu, la poudre tonnent en clameur ;  
tu vas en silence ou tombe muet,  
meurs pour le peuple avec joie, sans peur.

Tous semblons aussi sombres que des loups –  
flamme et fumée nos visages brûlent !  
Mais où donc alors, lâches, étiez-vous,  
fieffés menteurs ! Engeance vile !